

## Tout est grâce

Jean-François Lesage

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lesage, J.-F. (2020). Tout est grâce. *24 images*, (195), 60–62.

# **Tout est grâce**

par JEAN-FRANÇOIS LESAGE, cinéaste



↑ Le journal d'un curé de campagne de Robert Bresson (1951)

**J'entre, tout trempé,  
dans la légendaire salle « no name »  
de la Cinémathèque.  
Je suis un peu en retard.**

Toute vêtue de noir avec ses belles lunettes noires, Laurence m'attend. Elle est assise au milieu de la troisième rangée. Trop bien ! C'est la meilleure place pour être enveloppé par les images et le son. Je me jette près d'elle sur le fauteuil rouge. Puis, je me tords le cou pour regarder les spectateurs. J'aime les observer avant que le film commence : de belles personnes de tous les âges qui se sont déplacées pour la même raison que nous. Ils sont nombreux. Bresson, Antonioni, Varda attirent plus de monde que tous nos films dans la petite salle art et essai au deuxième étage. Salopards ! Je les envie, ces vieux morts. Des rires étouffés, des chuchotements, on éteint la lumière, le silence se fait.

Ce soir, nous sommes là pour *Le journal d'un curé de campagne* de Robert Bresson.

Le film débute et, très tôt, je suis gagné par une lente transe. L'écran devient un miroir. Le curé de campagne me fait penser à un documentariste : il boit du mauvais vin, il a mal au ventre, il va à la rencontre d'une humanité qui ne veut pas de lui...

Pendant le film, je développe une réceptivité de plus en plus fine ; quelque chose comme une grande qualité de présence – non pas aux autres – mais au film. J'oublie que je suis au cinéma. J'oublie Laurence. J'oublie le fauteuil rouge. J'oublie que je regarde un film.

Donc, j'aime le cinéma en salle parce qu'il me permet parfois d'oublier que je suis dans une salle. C'est paradoxal, je le reconnais. Pendant que je m'oublie, le film passe à travers moi et je le laisse agir. Cette rencontre me transforme. En entrant dans la salle de cinéma, je me suis glissé dans une armoire à double fond. Je ne sortirai pas de cette expérience par la même porte ni par la même pièce. Il y aura un avant et un après mon visionnement du *Journal d'un curé de campagne*.

À la fin du film, ces mots résonnent en moi : « tout est grâce ». Des paroles mystérieuses et envoûtantes prononcées par le jeune prêtre avant de mourir. Une invitation à un regard sur la vie qui est certainement difficile à mettre en œuvre : voir de la beauté dans tout. Apprécier chaque moment en se disant qu'on a la chance d'exister pour cet

instant précis, ou encore adopter l'attitude de Peter Falk qui se frotte les mains dans *Les Ailes du désir*. La phrase me fait beaucoup d'effet même si ce qu'elle propose semble intenable. Peut-on vraiment dire que « tout est grâce » lorsque nous traversons des moments difficiles ? Cette question rabat-joie me replante les deux pieds sur terre.

C'est le bon moment pour sortir et aller prendre une bière même s'il pleut des cordes (en passant, il faudrait songer à construire un tunnel entre la salle principale de la Cinémathèque et le Cheval Blanc. J'adore ces lieux où il suffit d'ouvrir une porte pour passer de la salle de cinéma au bar comme au Cinéma Moderne ou à la Cinémathèque de Leipzig où il faut traverser un véritable pub anglais tout en boiseries pour sortir de la salle). Au bar, le film continue de m'habiter, il me donne de l'énergie (d'ailleurs, la mesure d'un bon film, c'est lorsque cet effet dure plus que quelques heures et que, par exemple, trois mois plus tard, un plan du film vous monte à l'esprit au moment où vous vous y attendez le moins, et là... vous vous cassez la gueule en Bixi !). L'alcool coule à flots. La conversation est animée. Laurence me fait rire avec

ses sarcasmes. On refait le film scène par scène en revisitant ce qui nous a le plus touchés. Cet objet transitoire consommé ensemble en même temps dans la salle de cinéma nous permet de parler de toutes sortes de choses bien vivantes. Il nous conduit vers d'autres sentiers que les sept sujets préférés des documentaristes : le financement de nos films, les demandes de bourses rejetées, « qui était sur le comité ? », les refus des festivals, « qu'est-ce qui se passe à l'ONF ? », Netflix, la disparition du cinéma en salle. Ouf ! Si vous me suivez toujours, grâce au cinéma en salle qui nous a fourni un objet transitoire, Laurence et moi échappons à ces sujets et – hurra ! – le monde retrouve ses possibilités d'enchantement.

Mais essayons maintenant d'associer les si prometteuses paroles entendues dans *Le Journal d'un curé de campagne* avec les sept douleurs des cinéastes du réel : le financement de nos films : tout est grâce ! Les demandes de bourses rejetées : tout est grâce ! Qui était sur le comité ? : tout est grâce ! Les refus des festivals : tout est grâce ! Qu'est-ce qui se passe à l'ONF ? : tout est grâce ! Netflix : tout est grâce ! La disparition du cinéma en salle : tout est grâce !